

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Les dégâts de la dernière tempête.

Les perturbations atmosphériques ont été nombreuses ces temps derniers; il en est même qui ont revêtu le caractère de tempêtes véritables, causant des pertes de vies et faisant des dégâts considérables.

A la Nouvelle-Orléans, nous avons deviné, bien avant de l'apprendre, qu'une tempête faisait rage quelque part dans le voielage, et cela, parce que le vent soufflait avec une violence qui n'était pas ordinaire.

Un cyclone n'a fait que passer sur la ville, mais son ombre de destruction a été complète. Seule, l'église catholique qui se trouvait sur son passage, est restée debout, et son isolement au milieu de débris présente un spectacle navrant.

Les autres hôtels ont également été démolis sans qu'aucun de leurs occupants ait éprouvé le moindre accident: le feu a éclaté dans les ruines, mais promptement on s'en est rendu maître.

Des secours ont été vite organisés, et tous les soins voulus prodigués aux blessés et aux morts; ces derniers en très grand nombre transportés dans un village voisin, Hélena, y ont été inhumés.

Profondément émus des misères des sinistrés, les habitants d'Hélena ont offert à ceux-ci l'hospitalité de leurs demeures; à Memphis ainsi qu'à Little Rock on fonde de secours a été créé en faveur des malheureux.

Dans l'Etat de la Géorgie, c'est la ville de Outhbert qui a été dévastée par le cyclone. Là, comme à Brinkley, les ruines sont considérables, et ce qui a ajouté à l'horreur du désastre, c'est qu'immédiatement après qu'il s'y

est produit, la ville s'est trouvée plongée dans des ténèbres épaisses, tous les fils électriques y ayant été rompus.

A Little Rock, dans l'Arkansas; à Montgomery, dans l'Alabama, il y a eu aussi des dégâts commis par le coup de vent. Dans la première ville, six personnes ont perdu la vie, et nombre d'autres ont éprouvé des blessures.

An mois de mars les variations atmosphériques sont fréquentes dans le sud des Etats-Unis; mais rarement s'en est-il produit autant qu'au cours des derniers mois, et avec des suites aussi désastreuses.

Notes Intimes.

LE ROI D'ESPAGNE.

Madrid, février, 1909.

On a souvent parlé de l'infatigable activité du roi Alphonse XIII. En voici un exemple: il n'y a pas encore huit jours, il rendait visite au roi Dom Manuel, en Portugal; deux jours plus tard, il assistait en Espagne à une chasse des plus aristocratiques; puis on le voyait aller au polo à Madrid, prononcer un discours à l'ouverture de l'Académie de jurisprudence et honorer de sa présence quelques éminents diplomates, dont un à l'ambassade de France.

Un peu plus tard, on signalait son arrivée à Saint-Sébastien; il déjeunait à Biarritz et allait dîner à Pau, parcourant les routes avec l'habituelle vitesse de son automobile.

Revenu à Madrid, il est parti presque aussitôt pour l'Andalousie, où il voulait revoir son délicieux château de Perilla.

Cette existence prouve l'incroyable résistance de son tempérament. Il aime à se lever tôt. Dès sept heures du matin, il est sur pied, lisant les journaux, les télégrammes, les lettres qu'on lui a apportées. A neuf heures, il prend en famille son premier déjeuner, et c'est un repas assez copieux, car le Roi a le traditionnel étonnant des Bourbons: un bol de café au lait, deux œufs et un beau morceau de poulet rôti. Il est vrai que le second déjeuner a lieu à une heure tardive.

Aussitôt après ce premier repas, le Roi reçoit le ministre chargé de son tour de lui apporter les décrets à signer, puis le président du conseil, et, une fois par semaine, le jeudi, il préside le conseil des ministres.

Un peu plus tard, il donne ses audiences, et ce n'est pas une sinécure, car il n'y a pas de Cour où le souverain soit plus accessible. Les portes du palais sont toujours ouvertes à tous, à quelque classe sociale qu'appartiennent les postulants.

Il y a des jours d'audience pour les militaires, et d'autres pour les civils; mais journalièrement on voit au palais quantité de généraux et d'officiers supérieurs toujours reçus avec bonté. Et c'est un spectacle pittoresque que celui de tous ces uniformes et costumes divers. Des grands d'Espagne, des marins, des diplomates, des personnages de la Cour sont là, causant entre eux dans la salons qui précèdent le salon du Roi. Le clair soleil de Madrid ajoute au brillant aspect de ces réunions de midi.

Un à un, tous sont reçus par le Roi avec une bonne grâce inlassable, et tous sortent charmés de son esprit et de sa gaieté communicative.

Alphonse XIII, en effet, a de l'esprit, et le roi Edouard VII n'a pas oublié la façon dont, à Cowes, à bord de la "Giralda" le

jeune Roi lui servit du xérès en plaidant avec beaucoup d'humour la supériorité du vin espagnol sur le porto que le roi d'Angleterre lui avait précédemment servi.

Il est aussi un des hommes les plus instruits de son royaume, et, il y a peu de jours, présidant le comité de la défense nationale, il énonça nos meilleurs généraux par son érudition militaire. Le soir même il assistait, à l'Académie de jurisprudence, à une discussion sur les lois ouvrières.

C'est aussi un charmeur: un de nos plus brillants artistes, M. Sarolla, dont l'exposition chez Georges Petit fit tant de bruit à Paris, il y a deux ans, se disait ardemment républicain. Invité par le Roi à venir le voir, il hésitait; enfin, par devoir de politesse, il se rendit au palais et, peu de jours après, il apprenait que le rez-de-chaussée du palais de la Granja, le Versailles de l'Espagne, bâti par Philippe V, était mis à sa disposition pour y établir son atelier.

M. Sarolla a passé tout l'été dans ce palais, où il a pu faire, dans les jardins, d'admirables études. Ravi de tant de bonetés, il dit, depuis lors, à qui veut l'entendre: "Que voulez-vous, il n'y a pas moyen d'être républicain avec ce Roi!"

Tout ce qu'il est, le Roi le doit à son admirable mère; il le sait, il le dit; et sa mère n'a pas de plus grand bonheur que de voir ainsi la réalisation de toutes ses espérances. Peut-être les mères sont-elles les meilleurs éducateurs des rois que les plus habiles docteurs et professeurs.

Certes, Alphonse XIII a un caractère ferme et indépendant; il l'a prouvé depuis sa majorité, et il ne suit, d'où qu'ils viennent, que les conseils qui lui montrent son devoir. Il n'en a pas moins une tendresse exquise pour sa mère, à qui, dès sa majorité, il a accordé tous les honneurs dus à une Reine. On se souvient peut-être de son toast de l'été dernier, à un banquet qui lui était offert à Bilbao.

—Si, comme fils, dit-il, il ne m'appartient pas de faire l'éloge de mon auguste mère, je puis du moins, comme Roi, rendre un public hommage d'admiration à celle qui m'a précédé sur le trône et qui, pendant seize ans, a gouverné l'Espagne.

La reine Marie-Christine était présente, et l'on put voir deux gros yeux remplis de joie et de tendresse couler lentement sur ses joues.

L'intimité de la famille est un des meilleurs moments de la journée du Roi. C'est le soir, à la tombée du jour, après la promenade ou les courses, et le thé pris au palais, que le Roi et la Reine se rendent à la "nursery" tout à fait anglaise, pour voir leurs enfants. Le Roi joue avec les petites Princesses et leur apprend à nager. Avant même son nom, il leur a appris à dire: "Viva España!"

Quant à la Reine, elle fait de grands progrès en espagnol et arrive maintenant à le parler presque sans accent étranger. Elle aussi est une excellente mère, et ces moments passés auprès des bébés sont, pour elle, une joie sans égale, car elle possède alors le cœur du Roi, comme femme et comme mère.

Troubles entre russes et arméniens.

Los Angeles, Californie, 10 mars.—Une violente querelle a éclaté hier soir, près de la gare de Los Angeles, entre des russes et des arméniens. Plusieurs combattants ont été grièvement blessés.

L'ordre a été finalement rétabli par la police qui a procédé à plusieurs arrestations.

Une Curieuse Aventure.

A peine débarqué de la première expédition antarctique française, qui avait duré deux ans, un des compagnons du docteur Charcot, M. Rallier du Baty, se présentait un beau matin à la Société de géographie.

—J'ai la nostalgie du large, dit-il au baron Hilot, secrétaire général de la Société. J'ai encore besoin de prendre l'air et de voir du pays. Dans le sud de l'Océan Indien, à peu près à égale distance de l'Australie et de l'Afrique, sont des îles françaises qu'on me semble avoir quelque peu oubliées depuis l'époque où, en 1772, Kerguelen les découvrit. Il serait intéressant d'aller voir ce qui s'y passe.

"Je viens d'armer un petit voilier de 46 tonneaux que j'ai baptisé "Jean-Charcot." Cinq intrépides marins, dont mon frère, capitaine au long cours comme moi, sont prêts à partir avec votre serviteur. Vous plairait-il de subventionner notre expédition?"

La Société de géographie subventionna, et le Rallier du Baty partit avec leurs quatre compagnons, en septembre 1907, du port de Boulogne.

Durant dix-huit mois, on fut sans nouvelles des navigateurs. On commençait à devenir inquiet, lorsque enfin l'autre jour le baron Hilot reçut, par le steamer "Jeanne-d'Arc", qui avait passé, il y a quelques semaines, en vue des îles Kerguelen et communiqué avec ses Robinsons—un rapport du chef de l'expédition sur la tâche accomplie jusqu'à la fin de 1908.

Dès leur arrivée à l'archipel des Kerguelen, Rallier du Baty et ses compagnons s'étaient mis à excurionner, à pied ou en bateau, par trois équipes de deux, visitant surtout en détail la plus grande et la plus intéressante des îles de cet archipel. Ils n'y découvrirent pas une âme qui vive. De faune point. Mais une végétation luxuriante, de magnifiques pâturages, malheureusement inutilisés, et d'autres choses encore.

Sans l'outillage nécessaire, écrit le chef de la mission, sans connaissances spéciales, nous avons pu constater la présence de quatre gisements de charbon....

N'y eût-il que cette découverte, si importante en ce point de l'Océan pour les approvisionnements possibles de notre marine, l'aventure valait la peine que se sont données les explorateurs. Mais ce n'est pas tout. L'expédition fournit de nouveaux documents aux instructions nautiques existantes.

Nous avons pu lever des croquis de plusieurs bons mouillages et fixer, à l'intérieur, la position de plusieurs sommets remarquables. De simples calculs de latitude nous ont permis de rectifier des erreurs dépassant un mille dans la position de certains caps importants. Enfin un grand nombre de récifs omis sur la carte ont été relevés par nous. Et d'autre part, si la faune est absente de l'île, elle abonde tout autour:

Nous avons pu voir cet hiver que les baleines pullulaient dans toutes les baies... La magnifique industrie de la pêche à la baleine, qui donnait autrefois à notre pays ses meilleurs marins, a-t-elle donc, pour toujours, cessé d'être française?

Cette pêche peut donner plus encore que d'excellents marins. Et décidément il est heureux que Rallier du Baty ait eu besoin, au retour du pôle Sud, d'aller de nouveau "prendre l'air et voir du pays".

Un bon tour de Jules Janin.

Jules Janin, le "Prince des critiques"—si publié, d'ailleurs,—a son monument à Saint-Etienne. C'est en 1904, à l'occasion du centenaire de la naissance de Janin, que l'initiative en fut prise à Paris. L'exécution du monument fut confiée au statuaire J. André Delorme—décédé depuis—et à l'architecte Eugène Frynet, deux artistes originaires, comme Jules Janin, du département de la Loire. Retardé par la mauvaise saison, l'inauguration officielle du monument sera très prochainement fixée.

On rappelle, à ce propos, une amusante anecdote de la vie de Jules Janin, que Mirecourt avait déjà racontée dans ses "Contemporains". Le critique eut des débuts difficiles. Il fut bien sise d'entrer comme professeur à tout faire chez un certain M. Bimar, maître de pension à Chailloit.

M. Bimar payait peu ses collaborateurs, ou, plus exactement, ne les payait pas du tout. De guerre lasse, Jules se décida un jour à aller lui réclamer cent cinquante francs qui lui étaient dus pour trois mois d'enseignement varié. Il le trouve désespéré, les yeux pleins de larmes attendant les huissiers dont la visite était annoncée pour le jour même.

—Ne pourrait-on pas, demande Jules Janin, sauver quelque chose du naufrage?

—Il me reste bien, répond Bimar, une pièce de vin dans la cave, mais le concierge s'oppose à ce qu'elle en sorte.

—Je m'en charge, répond Jules Janin, laissez moi faire. Une heure après, un homme coiffé d'une casquette, vêtu d'une longue blouse, et traînant une petite voiture à bras sur laquelle se trouvait un tonneau, s'arrêta devant la porte de la pension. Le concierge accourut.

—Donnez-moi un coup de main, lui dit l'homme. Mon patron m'envoie changer la dernière pièce de vin qui a été fournie à M. Bimar.

L'opération est exécutée sans encombre. La futaie—pleine d'eau—est descendue à la cave, l'autre chargée sur la voiture à bras. Elle ne fit pas un très long voyage. A une centaine de mètres plus loin, l'homme à la blouse, qui était Jules Janin, assez bien déguisé pour qu'on ne le reconnût pas, la vendait, contenant et contenu, pour la moitié de son prix, à un marchand de vin, enchanté de l'aubaine.

Le cent ou cent cinquante francs ainsi obtenus payèrent les trois mois de professorat à la pension Bimar.

Les femmes turques et "l'ère nouvelle."

Un correspondant à Smyrne écrit: Les femmes turques s'étaient imaginé que le régime constitutionnel modifierait profondément les idées de la masse musulmane et avaient demandé qu'une représentation fût donnée pour elles d'une pièce patriotique turque en spécifiant que le théâtre

leur serait exclusivement réservé.

Le comité Union et Progrès, dans toute l'ardeur de son zèle de néophyte, avait octroyé cette faveur; mais un grand nombre de musulmans se postèrent, oute à la main, aux abords du théâtre, menaçant de tuer toute femme qui se présenterait et voudrait entrer dans un théâtre de "giaoour" situé en plein quartier "giaoour".

Les autorités gardèrent alors une attitude passive et cherchèrent à rejeter la responsabilité de cette manifestation sur les gens de la basse classe turque, qui, prétendaient-elles, avaient organisé la résistance aux ordres du comité. Elles ont fini par jeter le masque et ont montré bien maladroitement que les sentiments des fonctionnaires musulmans ne diffèrent guère en matière de fanatisme de ceux de la grande masse de leurs coreligionnaires.

Les journaux viennent en effet de publier une décision des autorités d'Aidin, la seconde ville du vilayet, aux termes de laquelle une amende de cent piastres sera infligée à tout individu surpris en flagrant délit de parler à une femme musulmane; quant à la femme, elle sera soumise à la bastonnade.

C'est, en réalité, le boycottage de tous les magasins chrétiens et une réclamation invraisemblable pour les magasins musulmans. Jamais, en effet, la police n'ira fouiller les magasins de musulmans, qui jouiront de la tolérance la plus large tandis que la sévérité des agents de la force publique exercera avec toute la rigueur possible sur les négociants chrétiens.

Que vont penser ceux qui ont cru qu'en Orient un simple changement d'étiquette dans la forme du gouvernement pouvait impliquer en même temps un changement radical dans les mœurs, et que le peuple turc n'attendait que de s'être délivré de ses chaînes pour "se zaez vers la liberté"?

Les femmes musulmanes auraient bien voulu prendre une petite place "au soleil de l'émancipation sociale". Aussi doivent-elles faire d'amères réflexions en voyant que malgré toutes les promesses, c'est le bâton qui les attend. En matière de protection, elles possèdent l'impuissance jusqu'à adresser la parole dans les rues à un représentant du sexe fort, mais le Coran veille sur leur vertu et ne pardonne pas à ceux qui enfreignent ses prescriptions.

THEATRES.

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde aux deux représentations de vendredi que donne chaque jour l'Orpheum. Tous les artistes chanteuses, danseuses, comédiens, gymnastes, acrobates sont bruyamment applaudis. Un nouveau programme très bien composé, sera inauguré lundi.

TULANE.

Le grand succès remporté par M. John Drew et son excellente troupe, dans "Jack Straw", ne finira qu'à la dernière représentation, samedi soir.

Ce jour-là il y aura matinée à prix populaires. A partir de dimanche la direction du Tulane met à la scène "Paid in Full", une comédie qui a remporté un succès colossal pendant deux saisons à New York.

CRESCENT.

Mlle Rose Melville et ses partenaires font la joie du public qui se rend en foule au Crescent pour les voir jouer la charmante comédie "Sis Hopkins". Cette pièce sera encore donnée en matinée aujourd'hui et samedi.

Une œuvre d'encouragement.

Les dix dernières années ont vu grandir la Nouvelle-Orléans d'une façon prodigieuse. Son territoire s'est étendu dans tous les sens, dans ses quartiers les plus distants se sont élevés et s'élevaient tous les jours des maisons sans nombre; sa population s'est accrue; la ville, enfin, est une des plus grandes de l'Union, et au fur et à mesure que s'opérait cette transformation, des besoins nouveaux lui venaient, aussi bien dans l'ordre matériel que dans l'ordre immatériel.

Il n'est pas de ville où l'activité soit plus grande dans toutes les branches du commerce et de l'industrie qu'à la Nouvelle-Orléans. Il n'est pas non plus qui offre un champ plus vaste à l'étude des sciences et des arts.

La population croissant, les dangers de maladies auxquelles elle est exposée augmentent nécessairement dans une égale proportion; et c'est pour combattre la propagation d'une des maladies les plus répandues dans le monde, la Tuberculose, qu'a été fondée par nous, et par des femmes, la "Ligue anti-tuberculeuse".

Une réunion a eu lieu hier des membres de cette Ligue et du "Dispensaire des Femmes", une autre œuvre pleine de mérite, dans le but d'organiser une campagne que mèneront mille dames pour solliciter de toute personne, l'indépendamment de dix sous par an, et sinon de toute personne au moins, de se faire inscrire.

Le 5 avril prochain est la date fixée pour la collecte, et à cette même date il sera mis dans la circulation des imprimés indiquant les précautions à prendre pour se garantir contre la maladie ou s'en guérir.

Dans chaque arrondissement il y aura une directrice qui confiera à des dames de son arrondissement le soin de solliciter des contributions au Fonds de l'œuvre: mille dames travaillant, chacune, en moins d'une heure, pourra se présenter dans toutes les maisons d'un bloc carré. Dans tous les arrondissements (wards) de la ville, sauf les 1me, 2me, 3me, 4me, et 5me, des dames ont été désignées à la réunion d'hier que présidait Mme Dr. Edith Loebler. Mlle Kate Gordon a été nommée directrice générale, et les dames dont les noms suivent directrices locales.

1er arrondissement (ward) Mlle Sophie Wright, coin des rues Camp et Rubin.
2me — Mlle E. McMahon, Kingsley House.
3me — Mme P. E. Friedrichs, 733 Austerlitz.
4me — Dr. Blanche Fass, bâtisse Godchaux.
5me — Mme Skinner, rue Couet.
10me — Mlle Gordon, 1900 rue Rytanée.
11me — Mme Wm Dickson, 321 rue St-Charles.
12me — Mlle Florence Loebler, coin des rues Marengo et Baronne.
13me — Mme Paul Israel, rue Dufossat.
14me — Mme Wm Pursh, rue Webster.
15me — Mme Koppel, Alger.
16me — Mme Boyden Douglas, 7883 rue Elm.
17me — Mme E. B. Taylor.

Quiconque voudra s'associer à cette œuvre éminemment philanthropique en sollicitant des souscriptions dans un bloc, devra le faire savoir à la directrice de l'arrondissement ou à Mlle Kate Gordon, Directrice-Générale.

Fiançailles d'une blanche et d'un japonais.

San Francisco, 10 mars.—On a annoncé aujourd'hui les fiançailles de Mlle H. Len Gladys Emery, fille du Révérend John A. Emery, archevêque du diocèse épiscopal de la Californie, avec M. Gungiro Aoki, fils du défunt général Aoki, de l'armée japonaise.

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. LA Princesse Noire GRAND ROMAN INÉDIT PAR PAUL MARGUERITE DEUXIÈME PARTIE LA VENGEANCE DU MARQUIS XXIV LES BONS S'EN VONT... (Suite.)

plus vite que la procédure, et les gens de loi ne sont jamais pressés. —Oh non! —Alors, l'avenir de la petite Made serait une triste chose si... —Si vous n'étiez pas là, chère amie? fit Jeanne en lui pressant la main, car elle savait d'avance ce que madame Seymour, dans sa généreuse bonté, était capable de faire. L'Américaine répondit: —Je suis attachée à cette petite, si à plaindre, bientôt est désormais comme seule dans la vie. Le père n'est plus qu'un souffre. La grand-mère infirme est résolue à aller vivre dans une maison de retraite pour vieillards. —Elle a un courage stoïque, cette vieille femme, et cela ru chète bien quelques ridicules. Je n'ai pas le choix, j'adopterai Made. J'ai déjà une fille, je peux bien avoir une autre fille. —Oh, amie, fit Jeanne émue et comprenant mieux que personne, et pour cause, cette générosité... Seulement, est-ce que la mère ne conserve pas des droits? Le père mort, elle va les réclamer. —Oui, c'est là l'ennui, le gros ennui. Mais il serait abominable aux magistrats de s'en tenir à la lettre, et de ne pas jager selon l'esprit de la loi. —Assés si je déjà pris mes précautions, et fait parler au pré-

dent du Tribunal civil, afin de le disposer favorablement. Je dois le voir demain, après l'audience. On le dit intelligent. —C'est un magistrat, dit Jeanne. La mentalité des juristes est particulière. Le code avait tout. Mais peut être, sous cette austère robe noire, trouverez-vous un homme. La voiture qu'elles avaient prisees les arrêta devant la maison de M. Mitre. Elles montèrent l'escalier avec un sentiment de pitié envers celle-lui qu'elles allaient voir pour la dernière fois peut-être, pauvre épave d'une vie qui avait été un long martyre. Elles n'eurent pas à sonner, la porte s'ouvrit et Gertrude, ses cheveux filasse emmêlés, les yeux gonflés comme des poches, sa grosse bonne figure chavirée, leur dit à voix basse: —Ah! mesdames, il vient de passer, ce pauvre cher monsieur... Madame Seymour et Jeanne réprimèrent un geste de saisissement douloureux... —Vra qu'il allait quasi mieux depuis ce matin, reprit la servante, et vers dix heures, comme il entrant dans sa chambre, je le vois qui roule les yeux et qui suffoque... —Il n'a que le temps de dire: —"Made... Madame Sey... —Oui, madame il n'a pu finir votre nom; et voilà qu'il ouvre la bouche toute grande et que sa

tête retombe sur l'oreiller. —"A partir de ce moment, il n'a plus fait que râler doucement. Et ses mains se fermaient comme pour ramener les draps, ce qui est le signe de la mort. —"Il n'avait plus sa connaissance et il s'est éteint il n'y a pas une demi-heure. —Le médecin lui a mis un miroir devant la bouche et il a dit: —"Plus rien à faire! —"Si c'est pas un pitié. Le pauvre cher homme qui était comme une bête à bon Dieu! Si doux et pas fier avec le pauvre monde! —"Mais entrez, que je vous tienne là; j'ai plus bien ma tête à moi et ça me fait tant de peine! Et madame... qui n'a rien dit et qui reste sans pouvoir pleurer comme un terme après de son fils. Ça tirerait la pitié d'une pierre. Madame Seymour et Jeanne entrèrent sur la pointe du pied, saisies du respect qu'inspire la mort. Elles virent le cadavre de M. Mitre gisant dans le lit; son visage était effroyablement maigre, ses orbites toutes creusées; mais sur ce masque de décrépiteur navrant, un grand calme étendait son ombre consolatrice. Une autre femme en noir, assise à son chevet, n'avait pas la tête baissée en attendant entrer les deux visiteuses. Madame Seymour et Jeanne, silencieusement, l'embrassèrent

sur le front. —Merci, dit madame Mitre; je ne vous vois pas, mais je vous reconnais... Mon pauvre Edgard, si malheureux! —Et des larmes, les premières qu'elle put enfin verser, coulèrent lentement de ses yeux sur ses joues ridées. M. Mitre, rigide, s'immobilisait dans le repos suprême où il ne reste plus rien des épreuves, des agitations et des amertumes de la vie. Il ne souffrait plus. XXV L'OMBRE POUR LA PROIE Une dizaine de jours après ces événements, mistress Harden, assise au chevet du comte Hartenberg, venait de lui prendre la température à l'aide d'un petit thermomètre qu'elle lui avait glissé sous l'aisselle. Elle examina, à la lueur de la lampe, le fil mince de mercure et murmura avec satisfaction: —Trente-six un... pas de fièvre. Il n'avait d'un œil un peu inquiet tous les gestes de celle qui était constituée avec Mand sa garde-malade. Et, rassuré par le calme de cette grande femme imposante, qui exerçait sur tous ceux qui l'approchaient un prestige d'autorité, il savoura délicieusement le contentement de

reparaître à la vie. Sa forte constitution l'avait sauvé. Pâli, sa large barbe étalée sur le drap, il regarda le rond lumineux que la lampe projetait au plafond, puis inventoria lentement, avec un sentiment renouvelé de stupéur, toute la pièce, comme s'il ne s'y reconnaissait qu'à demi. Chaque fois qu'il reprenait une conscience suffisamment lucide de lui-même et du monde extérieur, il éprouvait le même dépaysement. Voyons, ce n'était pas la chambre qu'il occupait à l'hôtel Prior, rue de Rivoli. Rien ne rappelait l'appartement de garçon que, dégoûté de tenir maison et grand train, il y occupait, n'ayant grâce à l'excellente administration de l'hôtel, à s'occuper de rien. —Où est Mand? soupira-t-il. —Elle va venir, comment vous sentez-vous? —Mieux, encore faible. —Ne parlez pas... Vous êtes-vous bien? fit mistress Harden, d'une voix douce. —Jusqu'à présent, elle avait élargé la plupart de ses questions. Comment, dans l'état de faiblesse du blessé, lui expliquer qu'on l'avait ramené à l'hôtel Prior, où Mand et elle-même l'avaient rejoint; que le gérant de l'hôtel inquiet de sa responsabilité et des ennuis matériels devant une mort possible, avait réclamé l'enlèvement de son hôte dans une clini-

que chirurgicale; et, qu'intervenait alors, mistress Harden avait d'autorité, fait transporter le comte dans son propre appartement à elle, où, depuis dix jours, il reprenait peu à peu ses forces? Un coup de maître, que cet enlèvement par lequel elle et Mand chahotaient Hartenberg à leur profit! Il y avait fallu de la décision et de l'audace, trancher de haut, régler à l'hôtel la note du comte, prétexter une parenté imaginaire, ou coasseage de théâtre qui lui permit de défendre sa porte aux importuns, de l'entrebâiller seulement aux rares amis du comte, compagnons de cercle ou de plaisir, sous l'excellent prétexte de la gravité de son état. Mistress Harden, aussi bien renseignée que la mieux organisée des agences, savait qu'Hartenberg n'avait pas de famille proche, rien que des cousins lointains au fond de la Hongrie. Il vivait à Paris assez solitaire, sans liens d'attache. Ceux même qui s'intéressaient à lui se fatiguaient vite de venir prendre de ses nouvelles. Le bruit se répandit d'ailleurs qu'on l'avait transporté hors de Paris. Mistress Harden pouvait donc, sans inquiétude, tramer sa nouvelle œuvre. Elle interopérait tout message de nature à troubler ses plans, débâcherait les lettres,